

Petits Poèmes d'automne



Stuart Merrill

1895

L'auteur

Stuart Merrill



Stuart Fitzrandolph Merrill, né à Hempstead (Long Island) le 1er août 1863 et mort à Versailles le 1er décembre 1915, est un poète symboliste américain d'expression française.

Au temps de la mort des marjolaines

Au temps de la mort des marjolaines,
Alors que bourdonne ton léger
Rouet, tu me fais, les soirs, songer
A tes aïeules les châtelaines.

Tes doigts sont fluets comme les leurs
Qui dévidaient les fuseaux fragiles.
Que files-tu, soeur, en ces vigiles,
Où tu chantes d'heurs et de malheurs ?

Seraient-ce des linceuls pour tes rêves
D'amour, morts en la saison des pleurs
D'avoir vu mourir toutes les fleurs
Qui parfumèrent les heures brèves ?

Oh ! le geste fatal de tes mains
Pâles, quand je parle de ces choses,
De tes mains qui bénirent les roses
En nos jours d'amour sans lendemains !

C'est le vent d'automne dans l'allée,
Soeur, écoute, et la chute sur l'eau
Des feuilles du saule et du bouleau,
Et c'est le givre dans la vallée.

Dénoue - il est l'heure - tes cheveux
Plus blonds que le chanvre que tu files ;
L'ombre où se tendent nos mains débiles
Est propice au murmure des vœux.

Et viens, pareille à ces châtelaines
Dolentes à qui tu fais songer,
Dans le silence où meurt ton léger
Rouet, ô ma soeur des marjolaines !

Ce fut en un soir où les chansons

Ce fut en un soir où les chansons
Des amants liés par leurs mains lasses
Mouraient, ô Dame pâle qui passes,
Au clair de la lune des moissons.

Long penchée au bord des lourds calices
Des lys, fleurs des reines et des rois,
Tu faisais le signe de la croix
Comme une qui renonce aux délices.

Chevelure éparse au vent léger,
Tu paraissais ceinte de lumière
Contre l'ombre de la nuit première
Et les feuilles du prochain verger.

L'eau tintait tristement dans les vasques
Qu'enguirlandaient des danses d'amours
Et de satyres faisant des tours
Au rire à jamais muet des masques.

La puisant dans tes chétives mains,
Cette eau par laquelle tu fus sainte,
Tu baptisas les fleurs de l'enceinte,
Où dormait l'âme des lendemains.

Fus-tu le Remords ou la Mémoire,
O Passante aux yeux pleins de passé ?
Maintenant l'eau stagne en le fossé
Et les lys sont morts avec la gloire

De ce soir où les lentes chansons
Des amants liés par leurs mains lasses
Mouraient, ô Dame pâle qui passes,
Au clair de la lune des moissons.

Des rossignols chantant à des lys

Des rossignols chantant à des lys
Sous la lune d'or de l'été, telle,
O toi, fut mon âme de jadis.

Tu vins cueillir mes lys d'espoir, Belle,
Mes lys qui saignèrent dans ta main
Quand se leva la lune nouvelle.

Amour, sera-ce bientôt demain,
Demain matin et ses chants de cloches
EL les oiseaux aux croix du chemin ?

Pauvre, il neige dans les vallons proches.

Je suis ce roi des anciens temps

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
Ô mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurtaient aux astres ma victoire ?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête ?

Où sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps ?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

Le lierre noir et la rose églantine

Le lierre noir et la rose églantine
Défendent les portes du jardin
Où le soir d'un printemps qui s'obstine
Est tout d'azur et d'incarnadin.

Dehors s'éplorent les folles fontaines
Qui virent mi-mort d'amour l'Enfant
Venu par les routes incertaines
Vers ce seuil du rêve triomphant,

N'ayant connu ni la magique épée
Que ne rouille pas le sang des fleurs,
Ni la parole de l'épopée
Par laquelle s'enfuit l'heure en pleurs,

Il s'agenouilla, très las, dans la poudre
De la route onverte à tous les pas
Où les chars font le bruit de la foudre
Et leurs sonnaillles celui d'un glas.

Quelles flûtes se dirent, dans les roses,
La victoire du soir sur celui
Qui crut servir l'esprit et les choses
Du lendemain et de l'aujourd'hui ?

O pâle Enfant désireux des corolles,
Close longtemps est la porte d'or
Que seules descendent les paroles
De ceux qui veulent le vrai trésor.

Laisse-toi donc dormir hors de l'enceinte
Où chante le dernier rossignol ;
Sache croire que l'attente est sainte,
Et donne à tes seuls rêves leur vol.

Et peut-être enfin les portes de flamme
S'ouvriront-elles à ton appel
Sous l'aube où les fleurs, ayant une âme,
En feront sauter le triple scel.

Mon âme, en une rose

Mon âme, en une rose,
Est morte de douleur :
C'est l'histoire morose
Du rêve et de la fleur.

Je n'irai pas la dire
Sur les routes du roi ;
Je crois, Dame et Messire,
Que vous ririez de moi.

Voici le vent d'automne
Sur mon âme et les fleurs ;
Et pourtant je m'étonne
De tout ce ciel en pleurs.

O rose de mon rêve,
Fleuriras-tu jamais ?
Naîtras-tu de sa sève,
Amour, aux futurs Mais ? ...

Mon front pâle est sur tes genoux

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent des débris de roses ;
O femme d'automne, aimons-nous
Avant le glas des temps moroses !

Oh ! des gestes doux de tes doigts
Pour calmer l'ennui qui me hante !
Je rêve à mes aïeux les rois,
Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce-moi des dolents refrains
De ces anciennes cantilènes
Où, casqués d'or, les souverains
Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant,
Ressuscitant les épopées
sonnera comme un olifant
Dans la danse âpre des épées,

Je penserai vouloir mourir
Parmi les roses de ta robe,
Trop lâche pour reconquérir
Le royaume qu'on me dérobe.

Ô narcisses et chrysanthèmes

Ô narcisses et chrysanthèmes
De ce crépuscule d'automne
Où nos voix reprenaient les thèmes
Tant tristes du vent monotone !

Des enfants dansaient sur la route
Qui mène vers la lande noire
Où hurla jadis la déroute,
Sous la lune, des rois sans gloire.

Nous chantions des chants des vieux âges
En allant tous deux vers la ville,
Toi si grave avec tes yeux sages
Et moi dont l'âme fut si vile.

Le jour tombait au son des cloches
Dans l'eau lente de la rivière
Qui charriait vers des mers proches
La flotte à la noire bannière.

Nous fûmes trop fous pour comprendre
Les présages du crépuscule :
Voici l'ombre où l'on croit entendre
Les sanglots d'un dieu qui recule.

La flotte a fui vers d'autres astres,
Les enfants sont morts sur la route,
Et les fleurs, au vent des désastres,
Ne sont qu'un souvenir de doute.

Sais-tu le chemin de la ville,
Toi si grave avec tes yeux sages ?
Ah ! mon âme qui fut trop vile
A peur des chansons des vieux âges !

Ô paix de ce pays d'ici

Ô paix de ce pays d'ici
Où jadis nous nous aimâmes
Par nos corps et par nos âmes,
Ô paix de ce pays d'ici !

Le crépuscule dans les arbres
Dont tous les oiseaux sont fous
De s'être aimés comme nous,
Le crépuscule dans les arbres !

Et ce fleuve sous la forêt
Où, soeur folle des automnes,
Tu cueillais les anémones,
Et ce fleuve sous la forêt !

Sais-tu ce que nous dit le fleuve
Qui pleurait dans les roseaux
- Soupirs des vents et des eaux -
Sais-tu ce que nous dit le fleuve ?

Il nous dit : Craignez la forêt
Dont au carrefour des doutes
On ne connaît plus les routes.
Il nous dit : "Craignez la forêt !"

Mais nous n'avons pas peur des arbres
Lourds du tumulte des vols
Et des chants des rossignols ;
Mais nous n'avons pas peur des arbres.

O paix de ce pays d'ici,
La voix des eaux est mensonge,
Et tu ne peux être un songe,
O paix de ce pays d'ici.

Tu vins vers moi par les vallées

Tu vins vers moi par les vallées
Où s'effeuillaient les azalées,
O soeur des heures en allées !

Ta toison était de couleur
Rousse, et ta bouche de douleur
Pareille à la mort d'une fleur.

Tes yeux semblaient des cieux d'automne
Où le dernier orage tonne,
Mélancolique et monotone.

Ta voix chantant la mort d'un roi
Fut toute la femme pour moi,
Fol alors en quête de foi.

Et ces lèvres d'enfant mauvaise
Que seul le sang d'Amour apaise
Qu'ont-elles dit qu'il faut qu'on taise ?

Ah ! rien, sinon qu'Amour est mort
Sur notre seuil de mal abord
Où sourit le masque du Sort :

Je me souviens qu'en les vallées
Tombaient les fleurs des azalées,
Au cours des heures en allées.

Une nuit, sous la terrible lune

Une nuit, sous la terrible lune
Qui saignait parmi les brumes roses,
Tu parlais, ô soeur, de tristes choses
Comme une enfant prise de rancune.

Au loin les appels des mauvais hommes
Nous montaient des vergers de la plaine
Où les arbres tordus par la haine
Tendaient, fruits du mal amour, leurs pommes.

Tu n'entendis pas le bruit des roues
Rapportant vers les petits villages
La récolte des moissonneurs sages
Qui peinent le temps où tu te joues.

Tu cueillais les pavots de la route
Pour en festonner, plein tes mains molles,
Notre maison où l'on voit les folles
Mendier, soeurs du deuil et du doute.

Comme devant une étrange auberge
Tu fis, vocatrice de désastres,
Le signe qui flétrit les bons astres
Dans le jardin d'azur de la Vierge.

Puis effeuillant au seuil de la porte
Les fleurs de l'ombre l'une après l'une,
Tu chantas quelque chose à la Lune,
Quelque chose dont mon âme est morte.

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
Au temps de la mort des marjolaines	p. 4
Ce fut en un soir où les chansons	p. 5
Des rossignols chantant à des lys	p. 6
Je suis ce roi des anciens temps	p. 7
Le lierre noir et la rose églantine	p. 8
Mon âme, en une rose	p. 9
Mon front pâle est sur tes genoux	p. 10
Ô narcisses et chrysanthèmes	p. 11
Ô paix de ce pays d'ici	p. 12
Tu vins vers moi par les vallées	p. 13
Une nuit, sous la terrible lune	p. 14